

Séminaire Open Jerusalem, mercredi 18 juin 2014

Pierre-Yves Saunier (CNRS / Université de Laval - Québec) : « Jusqu'où ouvrir Jérusalem ? Curiosités, questions et apostilles sur le projet Open Jerusalem »

Deux passages obligatoires pour commencer :

- remercier les membres du projet Open Jerusalem pour cette opportunité d'en savoir plus sur leur projet, et sur l'histoire de cette ville.

- les prier, ainsi que toutes les personnes présentes, de me pardonner les inepties que je ne manquerai pas de proférer, justement parce que je ne sais pas grand chose sur l'histoire de cette ville. Et, également, car cette intervention est faite sur la base du projet tel que déposé auprès de l'ERC : beaucoup de choses que je vais dire ont sans doute été rendues obsolètes par vos propres réflexions, et les conversations nées de vos rencontres depuis le début effectif du programme.

C'est d'ailleurs pour cette raison que le titre qu'il a fallu trouver pour cette séance insiste sur les modalités de mon intervention : des « questions », parfois accompagnées de matériaux de réflexion, et des « apostilles » qui suggèrent l'idée de commentaires légers, dans la marge.

Outre son désir de faire partager sur le terrain ses problématiques de recherche, je vois deux raisons à l'invitation de Vincent :

- la première, c'est que j'ai travaillé sur des terrains d'histoire des villes qui ont un cousinage avec les thèmes d'Open Jerusalem : procédures et modalités d'appropriation de l'espace, gouvernement municipal, débats sur la ville comme espace d'appartenance et de référence.

- la deuxième raison, c'est que depuis une quinzaine d'années, et d'ailleurs à partir de ces terrains d'histoire des villes, j'ai prêté intérêt aux questions et aux opportunités qui surgissent lorsqu'on décide de suivre des processus, activités personnes, objets dont l'existence, l'activité et l'importance ne sont pas contenus dans les limites de nos unités habituelles d'observation et d'interprétation (la ville, le pays, le continent, la communauté...). Une étude, donc, des enchevêtrements dans et entre ces unités.

Parce que je suis plutôt, comme historien, arrimé à l'Europe et à la région Nord-Atlantique, et parce que mes intérêts de recherche et d'enseignement divagent dans une tranche chronologique qui va de la moitié du 18^{ème} siècle jusqu'au 20^{ème} tardif, je qualifie cette perspective de recherche de « transnationale ». Car elle s'applique à un espace et un moment où la formule de l'état national isomorphe, continu et territorial, devient la forme la plus répandue de vision du monde, de pensée de l'organisation des sociétés et des corps politiques. Pour le dire vite.

« Transnational » n'est qu'un des termes utilisés par celles et ceux qui ont des soucis semblables d'écrire sur des objets dont la compréhension appelle à suivre des fils qui, dans une écriture arrimée aux territoires habituels des historiens ('de la France', 'de Londres', 'de l'Asie du Sud Est', 'du monde musulman'), sont abandonnés car ils se trouvent dans le hors cadre et le hors champ. Vous avez toutes et tous entendu les mantras récités par tenants de l'histoire transnationale, mais aussi globale, mondiale, connectée, partagée, croisée, translocale, transculturelle, voir même le chant plus discret mais impérieux du retour à une approche nomothétique des lois de l'histoire que les penseurs de la 'big history' proposent au carrefour de la physique et de l'histoire.

Je pourrais ratiociner sur les nuances problématiques, les divergences d'objectifs, les décalages de conception ou les spécificités des trajectoires historiographiques de ces différentes approches. Mais ce serait encore moins intéressant aujourd'hui que cela ne l'est en général, car il y a dans ces différentes propositions une ardente obligation commune, celle d'une histoire relationnelle à focale variable qui se distingue d'une histoire qui travaille sur et avec une monade dont la délimitation précède la recherche. Sachant que, et il faut le dire tout de suite et sans ambiguïté, cette dernière manière de faire est totalement idoine à un certain nombre de questionnements. Il ne s'agit pas de « changer l'histoire telle que nous la connaissons », de la « repenser », de prendre un « tournant ». Mais de partir de questionnements spécifiques et de se donner les moyens d'y répondre.

C'est à partir de cet intérêt pour la perspective transnationale que je lis le projet Open Jérusalem. Et que je peux, comme m'y invite Vincent, « me positionner » par rapport à ce que j'en perçois dans son ordre de marche provisoire tel que constitué par le dossier déposé à l'European Research Council. Donc, je vais d'abord vous préciser ma grille de lecture, celle qui forme les conditions de possibilité de mes commentaires à venir dans le deuxième mouvement de cette présentation.

Les grandes lignes du questionnement

3 fronts de problématiques, 3 faisceaux de questionnement me semblent former le point de départ d'une démarche de recherche historique entreprise dans une perspective transnationale :

- l'histoire des **interconnexions** entre les unités habituelles de notre entendement historien (corps politiques et sociétés incarnés, postulons nous, dans des entités tels que les pays, les villes, les régions, les ensembles civilisationnels ou culturels, les continents,...). Comment et pourquoi ces liens se font, se défont, ne se font pas.
- l'histoire de la présence du **forain** dans le **domestique**, et du domestique dans le forain, au sein même de ces unités habituelles de notre entendement historien (pays, villes, etc). Ces entités, dont l'existence comme principes et pratiques de vision de division et d'action sur le monde dépendent de cette distinction entre forain et

domestique, dedans et dehors, sont sans cesse travaillées par la production, la projection, l'assimilation, le recyclage, le rejet. Comment rendre compte de ce travail de naturalisation de cette distinction, au travers même de ces opérations qui en nient le caractère absolu. Et subséquemment comment comprendre les histoires de ces unités canoniques de l'entendement historien à partir des relations entre leur dedans et leur dehors.

- l'histoire **d'acteurs**, d'organisations, d'idées, de mots, de lieux, de processus (etc) qui vivent et meurent entre et à travers les unités canoniques de notre entendement historien. Et donc qui ne sont pas observables dans une recherche qui se développe à l'intérieur de ces unités. Comment leur restituer leur déploiement, leur profondeur, leur importance.

Admettons, pour contenir cette intervention dans des limites raisonnables, que j'aie posées là les réponses à la question « la perspective transnationale, pour quoi faire ? ». Il me faut immédiatement formuler ...

... quelques brèves mises en garde

afin de compléter cette entrée en matière

* adopter une perspective transnationale, ce n'est pas un caprice historiographique né du vertige mondialisant ou anti mondialisant des dernières décennies du siècle passé. Ces manières de poser un questionnement historique sont présentes depuis la phase de professionnalisation/spécialisation de la discipline historique, dans la deuxième moitié du 19^{ème} siècle. J'en profite d'ailleurs pour préciser, à simple titre d'indice suggestif, que la première occurrence connue du terme « transnational » date de 1842. Il y aurait plus à dire sur la trajectoire de ses usages et de ses définitions depuis lors, mais gardez juste à l'esprit que ce n'est pas le dernier néologisme sorti de la cuisse des campus américains.

* adopter une perspective transnationale ce n'est pas écrire une histoire sans ou contre l'histoire nationale ou l'histoire locale. C'est plutôt, par exemple une histoire avec la nation, en la considérant à la fois comme une catégorie insuffisante (pour rendre raison des éléments dégagés par les questionnements exposés plus haut) et indispensable (comme catégorie réalisée, incorporée dans les individus, les institutions et les sociétés des 200-250 dernières années.

* adopter une perspective transnationale, ce n'est pas choisir une histoire en surplomb, une méta-histoire, un grand récit qui ferait fi des pratiques 'au ras du sol' pour privilégier les grands mouvements. La perspective transnationale n'exige ni le macro, ni le micro.

* adopter une perspective transnationale ce n'est pas célébrer la fluidité, l'hybridation, le métissage. Il y a et il y a eu de l'ordre dans l'espace des flux, des hiérarchies dans les arborescences des liens, des volontés dans la mobilisation du forain et de la domination dans la projection du domestique. Ecrire l'histoire dans une perspective transnationale c'est aussi écrire l'histoire du conflit, du refus, pas

simplement un récit ou une prophétie de la compréhension mutuelle et de la bonne volonté au sein du genre humain.

* adopter une perspective transnationale ce n'est pas une histoire bornée à ce qui bouge, à ce qui va loin, à ce qui est changé par le fait d'être mobile. Ce qui bouge a besoin d'ancrage, ce qui est immobile est aussi changé par les flux et les liens qui le touchent directement et indirectement.

Une fois ces mises en garde effectuées, je vous propose un exercice de gymnastique, quelques

Grandes lignes méthodologiques

Que je choisis aujourd'hui, parce que cela me semble tout indiqué, autour de notre manière de penser l'espace. Procédons donc ensemble à quelques étirements de notre muscle spatial, étirements utiles et nécessaires pour avancer sur les questionnements suggérés plus haut, et pour appliquer les mises en garde que je viens de formuler.

- d'abord des étirements horizontaux : suivre les personnes, les objets, les capitaux, les processus (etc) au delà des cadres constitués de notre entendement historiques, cela implique d'aller là où ils vont en terme de sources, de problématique, de littérature savante. Si nécessaire, cela implique de passer outre à des ensembles, des délimitations et des clivages qui empêcheraient cette traque : ne pas en rester, donc, aux couples binaires « fameux » (France/Allemagne, Chine/Japon), aux grands désoupages des area studies (« l'Asie du Sud Est », « le Moyen Orient »), aux oppositions fondatrices (Orient/Occident, chrétiens/musulmans) mais être attentifs aux objets en mouvement en ce qu'ils mettent en jeu ces ensembles et ces oppositions et nous invitent à les outrepasser comme cadres de réflexion et de recherche.

- puis des étirements verticaux : aller observer les phénomènes, mots, idées (etc) entre les pays par exemple, cela ne se résume pas à faire de ces pays les unités qui échangent, trient, rejettent. C'est aller chercher en dessous et au dessus des entités nationales les parties prenantes de ces échanges. Entités plus petites comme la ville, la région. Entités plus grande comme la région frontalière, le bassin d'emploi et de commerce transfrontalier, l'empire colonial. Entités non territoriales comme les domaines de savoir savant, professionnel ou les formes de mobilisation politique qui ne se résument pas dans un inter-national nettement constitué par deux parties rabattus sur une définition par le pays et l'état national. Travailler sur ce qui est entre et à travers les nations est aussi une manière de travailler entre et à travers d'autres configurations socio-spatiales à cause de la prégnance et de sa présence de l'état national dans les 200-250 dernières années.

- une fois bien échauffé, on peut passer aux étirements tous azimuts, de notre imagination spatiale historique. Ce qui inclut notamment

* considérer la possibilité de partir d'une question pour définir un espace géographique de recherche, et non l'inverse.

* admettre que cet espace géographique délimité par la question de recherche, comme espace de validité de notre questionnement et comme espace de déploiement des phénomènes étudiés, puisse être discontinu, temporaire, incertain

* trouver une distance avec notre vision du monde qui l'ordonne en échelles socio-spatiales hiérarchiquement imbriquées les unes dans les autres : le local, le national, le planétaire (NB : une conception naturalisée notamment par la force de l'état national comme principe d'organisation et de vision du monde). Penser que les idées, personnes, institutions, processus auxquels nous nous intéressons font et défont ces échelles, qu'ils les traversent parfois simultanément, qu'ils redéfinissent ce faisant leur relation. Le local et le global ne sont pas deux substances à mélanger – et on revient ici sur mon affaire du forain et du domestique et de leur relation dialectique.

Maintenant que nous sommes en condition, une petite check list de l'équipement de recherche. C'est à dire

Les grandes lignes opératoires

ce à quoi il faut être attentifs quand on se lance dans un projet entrepris dans une perspective transnationale :

- les connexions : l'étude des connecteurs humains et non humains avec le pourquoi, le pour quoi et le comment des liens qu'ils établissent, entretiennent et brisent.

- les circulations, ou l'étude de ce que les connexions font bouger, ou changer sans bouger, dans un effort de saisir les formes et les règles de ce mouvement et de ce changement.

- les relations : les formes d'interactions qui s'installent et changent (ou pas) les trajectoires historiques des parties prenantes aux connexions et aux circulations.

- les formations : les entités qui à la fois résultent de et engendrent les connexions, les circulations, les relations. A la fois ce dont il faut rendre raison **et** les unités d'observations.

Voilà, nous sommes au bout de cette marche forcée et je vais pouvoir passer à Open Jerusalem. Mais pas sans avoir formulé une précision : dans tout ce que je viens de dire, je ne réinvente pas l'eau tiède. Je tire cela d'une abondante littérature, je dois toutes ces propositions à des travaux et des textes trop nombreux pour être cités si nous voulons échapper aux rafales de noms et de titres. La liste des chercheuses et chercheurs dont je suis le débiteur est disponible dans la brochure publiée en 2013 (*Transnational History*, Palgrave Macmillan).

Pour rentrer dans Open Jerusalem, je choisis de décliner, sous divers aspects, une question formulée très simplement : **jusqu'où ouvrir Jérusalem** ? Cela m'amène d'abord à quelques interrogations précises, destinées à me faire saisir le stade où vous en êtes arrivés dans vos réalisations et réflexions. Avec parfois quelques petites diapos pour alimenter notre discussion et nourrir nos échanges autour de ces questions.

1. quels domaines susceptibles de **permettre l'écriture d'une histoire relationnelle** de Jérusalem ont ils émergés, ont ils été confirmés, ont ils été écartés au cours de vos explorations ces 18 derniers mois ?

2. avez vous déjà pensé à des **méthodes spécifiques** pour mener l'enquête sur certains corpus : ex, vous parlez des pétitions vous êtes vous déjà demandé comment les traiter, avez vous envisagé la textométrie , analyse de réseaux pour les recrutements des écoles, etc.

Diapo 1 : Tilly sur relations sémantiques dans corpus pétitions

3. quels modes d'écriture imaginez vous ? sur papier, et si oui comment. Les livres ou les articles individuels sont ils le meilleurs dispositif pour permettre le frottement des archives que chacun vous examinez, connaissez, déchiffrez ?

pour donner du corps à notre discussion sur ce point, quelques exemples d'écriture papier originales, nées de projets d'ampleur

diapo 2 : making europe

diapo 3 : european television

diapo 4 : electrification

Mais la réponse pour le papier est 'non pas seulement', alors le ciel est la limite. Pensons d'abord à l'écriture sur, par et pour le web pour permettre une écriture de mouvement, de confrontation, avec valorisation des sources primaire. Parce que les humanités digitales ce n'est pas juste de l'encodage, des métadonnées, des bases de données. C'est raconter, analyser les sociétés humaines dans le temps avec les moyens de l'écriture html.

Et profitez des possibilités : raconter l'histoire des enchevêtrements avec une écriture qui permet de les dire plus facilement que sur les 2 D du papier ?

Un exemple de dispositif de narration historienne appuyé sur les sources (images)

Diapo 5 : MIT visual cultures, essay Dower sur postcards Russo Japanese war

Des réalisations dans la visualisation des données : cartes, graphiques, dispositifs diachroniques animés. Une utilisation pour faire penser le lecteur avec les données dans une forme visuelle frappante, convaincante, stimulante.

Diapo 7 : spatial history lab Stanford, chinese canadian stories /pipe line

Diapo 8 : spatial history lab, une visualization liée au livre de Richard White, *Railroaded*

NB : important notamment

ou encore d'autres formes

la présentation publique de la recherche historique sous forme de spectacle nourri par les sources originales. L'historien français Gérard Noiriel, qui a fait ce choix, a essayé différents dispositifs :

diapo 9 : la lecture spectacle avec comédienne pour le massacre des Italiens

diapo 10 : lecture par l'historien avec actrice et projections pour Marie Curie

également travail théâtral avec 1 acteur qui joue et qui ne lis pas, pour le Clown Chocolat

mais encore : la forme de la BD et du roman graphique, connue d'ailleurs pour des publications sur le Moyen Orient

diapo 11 : filiu

diapo 12 : sacco

n'oublions pas évidemment le documentaire ou la série documentaire.

Diapo 13 : Burns

Que vous soyez les Ken Burns de Jérusalem. Une écriture documentaire qui fasse sentir la densité des questions historiques autour de la citoyenneté, la qualité des matériaux d'archive que vous avez dénichés, l'intensité des témoignages que vous pourrez faire surgir. Sachant que la forme du **Webdoc** permet de combiner les apports du montage d'images, de la narration par liens et de la mise en valeur des sources originales (Havana Miami, Afrique indépendance, Voyage au bout du charbon...)

4. Le projet, tel que formulé par Vincent, fait une large place à une entrée par les 'lieux de citoyenneté', endroits et moments à partir desquels déplier les pratiques et enjeux de la citoyenneté (dans un mouvement analytique proche des lieux de mémoire à la Nora ou des lieux de savoir à la Jacob). Notamment :

* bâtiments et espaces qui incarnent la cité, qui abritent et donnent ses enjeux aux pratiques citadinité. icônes de la Jérusalem ordinaire (l'horloge ; le puits Bir Eyub). icônes de la Jérusalem mille feuilles extraordinaire (les lieux saints). Avec la sorte de 'citadinité élargie' que permettent d'observer ces derniers : les discussions, partages, disputes sont jouées par un corps politique qui n'est pas seulement celui des jérusalémites.

* moments : pèlerinages (annuels ou 'permanents' : Nabi Musa, Pâques, fête de la Vierge) , pratiques collectives (pique niques), révolution jeune turque...

Avez vous désormais en tête de nouveaux endroits et moments ?

Après ces questions, un premier commentaire plus précis . Qui tourne autour des formes et conséquences revêtues par le caractère enchevêtré des pratiques et conceptions de la citadinité à Jérusalem.

Première étape de ce commentaire, un constat sur les différentes dimensions que prend cet enchevêtrement :

* les **enchevêtrements des communautés sur place** : tout ce qui est mentionné dans le projet, mais aussi la géographie mentale et les représentations de l'espace à partir des pratiques (les pratiques quotidiennes, celles des déplacements, des marquages, des délimitations de l'espace)

* Mais, pour saisir les conceptions, pratiques et formes du débat sur la citadinité à Jérusalem, il faut peut être **prendre à bord les trajectoires et expériences de citadinité** de certains éléments des communautés sur place. Notamment celle des **migrants** qui arrivent à Jérusalem (juifs passés par Shanghai, juifs de Harbin, juifs des villes d'Europe centrale, arméniens, migrants en provenance du reste de la Palestine ou de Bilad al Sham). Ce sont ces migrants qui font grandir la ville dans la période qui nous intéresse. Mais cette prise en compte des trajectoires passées concerne également les autorités qui ont tutelle sur la ville. Les expériences précédentes de gouvernance des villes multi communautaires qu'ont les autorités peuvent informer leur vision, perception et action sur Jérusalem : les ottomans pensent-ils Jérusalem en référence à Istanbul, les Anglais le font ils sur la base de l'expérience de Hong Kong et de Singapour, des villes indiennes, des dominions blanches de la néo-Europe ? Si oui –et n'oublions pas que les administrateurs anglais tournent à l'intérieur de l'Empire, alors il faut penser que leur réflexion sur la citadinité à Jérusalem ne se limite pas à une position **sur** Jérusalem

NB : cette prise en compte de la manière dont divers acteurs et institutions amènent avec eux un bagage d'habitude, de savoirs et de représentations invite également à confronter vos réflexions avec la littérature sur d'autres villes impériales, d'autres villes ou les communautés se frottent. Une littérature immense, parfois en silo par

communautés comme pour Jérusalem (cf. sur Istanbul). Parmi ces villes, Harbin lieu d'un effort particulier de réflexion par les historiens et d'autres.

Diapo 14 : Itinerario Harbin

Quels lieux, quels terrains, quelles modalités de la citoyenneté autorités et communautés amènent ils avec eux ? la confrontation, le compromis, la dénégation, la ségrégation.... Par exemple, pour les immigrés juifs, arriver d'Afrique du Nord, de Samarkand, de Lviv ou d'un village du Pale of settlement, ce n'est pas la même relation à la ville, à son espace, aux enjeux de définition de la communauté urbaine et des communautés dans la ville.

* mais il y a aussi, à Jérusalem, des parties prenantes lointaines aux débats sur la citoyenneté. Une citoyenneté à longue distance (allusion *long distance nationalism*), parce que les parties prenantes aux débats de définition sur la citoyenneté à Jérusalem ne se réduisent pas à celles et ceux qui résident sur place. Il y a un certain nombre de personnes, institutions, collectifs qui établissent, maintiennent et utilisent des cartes mentales et morales dans lesquelles Jérusalem est un aimant. Et qui interviennent directement et indirectement sur les questions de citoyenneté ou sur les manières de poser et traiter les questions de citoyenneté. Une petite liste à la Prévert :

- communautés religieuses: les musulmans d'Asie du Sud Est ; les orthodoxes autant que les autres chrétiens d'Europe et d'Amérique. Les pèlerins ont-ils des attentes, créent-ils une demande spécifique en matière de citoyenneté, interviennent ils (plaintes, publications, requêtes) sur les pratiques et pensée de la citoyenneté ?

- institutions missionnaires et religieuses : organisations protestantes, ordres missionnaires catholiques, Vatican et autres tutelles chrétiennes, ulemas d'Al Azahr,.... Ces institutions participent à la configuration de la citoyenneté à Jérusalem par leurs actions directes (construire une école, un orphelinat, un lieu d'accueil pour les pèlerins), mais aussi de manières peut être plus subtiles : à la Mecque dans les années 1920, les Saoud sont en train de modifier radicalement la face de l'espace public religieux, celui que pratiquent les pèlerins. Comment cela se répercute il à Jérusalem ?

- les organismes d'assistance qui interviennent à Jérusalem Alliance Israelite, Joint Distribution Committee, Hadassa, Croix Rouge, Fondation Rockefeller, Société des nations, Near east relief. Financent des écoles, des constructions des logement, des installations de santé ou des infrastructures.

- les gouvernements et leur géopolitique où Jérusalem est un point nodal. Notamment les gouvernements qui se posent ou sont reconnus comme pouvoirs protecteurs des lieux saints et des chrétiens d'Orient, mais plus largement tous ceux qui installent des Consulats, qui développent un réseau de protégés, qui contribuent à la fondation de nouveaux quartiers et infrastructures (poste par exemple).

- les acteurs privés dans des secteurs comme le tourisme, qui monte en flèche en terre sainte dans le sillage des percées de l'Agence Cook dans dernières décennies 19eme. Une demande d'aménités urbaines, d'équipement, d'atmosphère.

Quelle intensité a cette présence de Jérusalem dans ces géographies mentales et morales, quelles conséquences à Jérusalem même (installation, revendications de contrôle espace) ? La citoyenneté à Jérusalem se joue t elle urbem et orbem ? La question est ouverte. Je pense que les réponses à ces questions participent de votre enquête.

Deuxième étape du commentaire, des suggestions de grilles de lecture pour traiter de la citoyenneté :

- Henri Lefebvre et ses propositions sur la production de l'espace. Pour Lefebvre, l'espace est un instrument de pensée, d'action, de contrôle, et il est produit par tous ceux qui participent à ces processus de pensée, d'action, de contrôle. Il propose une distinction, à manier avec précaution, pour rentrer dans l'étude de cette production et son déploiement : pratique spatiale, représentations de l'espace, espace de représentations. Ce que les géographes reprendront dans la trilogie espace conçu, espace perçu, espace vécu.

Il me semble que ces travaux et réflexions couvrent votre spectre de réflexion sur la citoyenneté, des pratiques quotidiennes de l'espace jusqu'aux 'discours produits sur la ville et ses habitants'. Guides : Lefebvre et ses réinterprétations par Brenner, et les lectures des géographes (André Fremont par ex)

Diapo 15 : Lefebvre Brenner

- les travaux sur le contemporain qui ne pensent pas les échelles spatiales comme emboîtées hiérarchiquement (du local au global avec des oppositions de nature entre elles) mais comme des niveaux d'expérience et d'activités sans arrêt traversés par les acteurs et redéfinis par eux (pour les solidifier ou les fragiliser d'ailleurs). Des pistes : l'anthropologie 'bifocale' à la Akhil Gupta ou James Ferguson, 'multiscale' comme chez Frederick Barth, les géographes britanniques comme Doreen Massey, Nigel Thrift, Ash Amin. Un peu trop de name dropping, donc un conseil de lecture pour aborder cela et en plus rentrer dans des études sur les citoyennetés d'aujourd'hui (même si elles ne se disent pas comme telle, elles ont ce souci) : le livre de Michael Peter Smith *Transnational urbanism*

Diapo 16 : Smith

Présentation rapide sur le site de Smith :

The central assumption underlying his fieldwork on cities and globalization is that an agency-oriented approach to urban research is preferable to resolutely maintaining a global gaze focused disproportionately upon the global economy, reified as a pre-given thing, existing outside of thought, whose logic is deemed to account not only for the development of cities but for the subjectivities of their residents. His theoretical approach to empirical field research is spelled out in detail in his book *Transnational Urbanism: Locating Globalization* (Blackwell, 2001). In that book "transnational urbanism" is deployed as a cultural metaphor intended to precisely capture the criss-crossing of local and transnational social practices that come together in specific cities at particular times and enter into the contested politics of place-making and the social construction of

social identities and power relations. The book and his subsequent transnational field research reflect Smith's belief that the methods of political economy and transnational ethnography must be conjoined and historicized if urban research is to be rendered capable of discerning the connections linking cities to the transnational web of relations to other localities in which they are embedded.

Troisième étape du commentaire, une remarque sur l'excitant défi qui est le votre. Il vous faut traiter à la fois de Jerusalem comme ville ordinaire (Jérusalem c'est Charlevilles Mézières), comme syntagme dans une large catégorie qui est celle des « villes de frottement » (Jérusalem c'est Buenos Aires, c'est Istanbul, c'est Harbin, c'est Alexandrie) et comme ville unique de par le mille feuilles et le rayonnement de ses frottements (Jérusalem c'est bien plus que Rome, que la Mecque). Il faut donc penser Jérusalem avec ces différentes qualités en tête.

Quatrième et dernière étape du commentaire, qui complète les différents aspects de la question « jusqu'où ouvrir Jérusalem » qui est sous jacente à tous les éléments de cette partie commentaire, une étape sur les sources.

Vvous avez exploré les gisements d'archives ici, à Istanbul, sans doute en Angleterre bientôt pour les archives de la période mandataire (Genève ?). Hier soir nous discussions de la collection orientale de la bibliothèque nationale de Sofia, et des « archives perdues » stambouliotes qu'elle contient. Mais comme Jérusalem n'est pas seulement dans Jérusalem, quid des autres sources documentaires qui peuvent permettre d'écrire l'histoire de la citadinité à Jérusalem ? Par ex les philanthropes privés puis les grandes organisations philanthropiques juives, européennes puis américaines (de Montefiore à Near East Relief pour le dire vite), les organisations missionnaires protestantes, les documents du Patriarcat de Moscou et de l'Imperial Orthodox Palestine Society, les archives du Vatican et des ordres missionnaires catholiques...

Je dis cela avec une pensée spéciale pour les archives d'une autre nature que l'archive papier. Vincent aime utiliser la photo de l'inauguration de l'aqueduc en 1901, et on voit bien comment l'analyse de ce document permet de déplier un moment de citadinité. Notamment en insistant sur les appropriations du document dans sa production, dans son organisation interne, dans sa réception, par les différentes parties prenantes de Jérusalem. D'autres images de Jérusalem ont sans doute le même pouvoir heuristique. Il y en a ici même : dans le fonds dominicain, dans la collection Silveretz. Mais ces matériaux, du fait que Jérusalem n'est pas seulement dans Jérusalem, peuvent être dans des collections de photographies ou de films à travers le monde. Des choses connues comme par exemple tout une série de documents collectés par les opérateurs Albert Kahn (musée Kahn de Boulogne), les 20 000 clichés d'Elijah Meyers et du Matson Photographic Service de l'American Colony conservés à la Library of Congress –peut être avec des films ?, les documents détenus par l' Alliance Israelite Universelle, le Palestine Exploration Fund). J'aimerais

que vous me disiez si vous pensez utiliser ces images dans l'esprit de l'esquisse faite par Vincent : pas des illustrations à montrer mais des documents et des représentations de la cidadinité à analyser.

Avec ces deux derniers points, nous pouvons peut être maintenant discuter un peu de cette question : à quel moment, dans la démarche de problématisation, de recueil des sources, de narration, **arrêter d'ouvrir Jérusalem ?**